

## LA DAME BLANCHE

**M**ademoiselle Guernouillat avait toujours eu bien des difficultés avec ses élèves. Qu'elle soit en charge de sixièmes, de troisièmes ou de quatrièmes, elle tombait à tout coup sur ce qu'il est convenu d'appeler des classes "difficiles". Dire que ses élèves étaient méchants serait exagéré. Disons simplement qu'ils étaient vivants. Ils rechignaient à se mettre en rang, peinaient à tenir assis et en silence d'une sonnerie à une autre sonnerie et marquaient une très nette propension à parler tous en même temps. Là où ses collègues savaient jouer de la grosse et de la petite voix, frapper du plat de la règle sur le bureau et sévir même quand l'envie de rire les tenaillait plus fort que celle de punir, Mademoiselle Guernouillat ne savait qu'opposer un éternel sourire, une gentillesse à toute épreuve que les pires chahuts teintaient à peine d'un soupçon de lassitude. Que voulez-vous, le professeur aimait les enfants. Elles les aimait non point comme un pédagogue avec la juste sévérité qui convient à la fonction, elle les aimait avec son cœur, tout simplement. Depuis qu'elle était arrivée à Château-Thierry, elle ressassait aux petits Castel-théodoriciens le Corbeau et le Renard, quelques vers de Racine, trois ou quatre quatrains de Claudel, les arcanes du discours indirect libre et l'accord du participe passé quand le verbe avoir est placé sans devant derrière. De mémoire de Principal, en cinq années de service, mademoiselle Guernouillat n'avait jamais manqué une seule matinée.

**P**ourtant, un mardi matin, c'était au début d'un mois de décembre, le professeur annonça à sa classe son absence jusqu'au lundi suivant.

— Ce serait dommage que nous perdions notre temps sous le pauvre prétexte que je ne serais pas là, dit-elle à tous les élèves pour une fois silencieux. Aussi, et comme vous allez sortir plus tôt du collège, je vous propose de profiter de l'occasion pour aller visiter la maison de Jean de La Fontaine, pour aller à la bibliothèque ou tout simplement pour lire un livre. Lundi matin, à mon retour, vous pourriez me rendre un petit texte qui raconterait ce que vous avez découvert.

Mademoiselle Guernouillat parlait toujours de sa classe en disant "nous" et préférait "proposer" des rédactions plutôt que d'imposer des devoirs. Bien évidemment, personne en s'y trompait. Nul n'aurait osé disposer à sa guise, mais chacun conservait au fond de son cerveau l'idée qu'il aurait pu être possible de ne pas rendre le devoir "proposé".

Les élèves pressèrent leur professeur de questions. Allait-elle être malade? Partait-elle en stage? Effectuer un voyage? Dans sa famille? Mademoiselle Guernouillat qui d'ordinaire répondait à toutes les questions qu'on lui posait, fussent-elles indiscretes, resta muette. Elle rangea ses livres et ses copies dans son sac et quitta la classe sans avoir donné le moindre indice sur les raisons de son absence.

**L**e lendemain était un mercredi. Les élèves les plus studieux filèrent dans l'après-midi à la maison de Jean de La Fontaine, les plus malins optèrent pour la bibliothèque où ils comptaient trouver de nouvelles bandes dessinées a propos

desquelles il ne leur serait pas difficile de rédiger quelques lignes, restaient les aventureux, ceux qui se sentent bronzer dans les odeurs de poudre rien qu'en lisant l'île au trésor de Stevenson. Ceux-là décidèrent de se retrouver au vieux château pour y jouer grandeur nature un épisode de la Nuit des Héros qui les avait fortement impressionné lors d'une récente diffusion.

**I**ls se retrouvèrent à quatre en fin d'après-midi sur les remparts, à deux pas du tunnel de la Dame Blanche. Deux filles et deux garçons. Devant le trou noir et profond dont ils avaient ôté la grille de protection, les deux filles désignées pour jouer le rôle des victimes demandèrent à rediscuter le scénario.

— Et pourquoi ce serait nous qu'on serait perdues et que ce serait vous qui viendriez nous sauver? demandèrent-elles non sans raison. On pourrait faire le contraire.

— Pas possible, répondirent les garçons. C'est pas des filles qui peuvent sauver des gars.

— Et pourquoi pas, demandèrent-elles

— Parce que ça se peut pas, tranchèrent-ils sans appel.

**L**e soir tombait, un soir de décembre rapide et froid. Les lumières de la villes allumées une à une scintillaient dans le brouillard de la Marne comme à des centaines de kilomètres. Un mirage.

— Si vous ne voulez pas descendre les premiers, insinuèrent les filles, c'est que vous vous dégonflez.

— On se dégonfle? Nous, on se dégonfle? Vous allez voir si on se dégonfle!

Les garçons jetèrent la corde dans le trou, balayèrent le fond invisible du souterrain de leur lampe de poche et entreprirent de descendre.

— Vous y êtes? crièrent les filles.

— Hou! hou! hululèrent les garçons.

— Ce que vous pouvez être bêtes! s'exaspérèrent les filles. C'est bien?

— C'est super résonnèrent les deux voix au fond du trou. Un vrai tunnel. Et avec la torche, on voit drôlement bien. On n'a pas besoin de vous.

Alors, les deux filles agrippèrent la corde qui descendaient dans le noir et rejoignirent leurs camarades au fond du trou.

C'était un vrai souterrain comme on en lit dans les livres d'aventures, un souterrain de pierre qui sentait le salpêtre. La voûte s'arrondissait au-dessus de leurs têtes, suffisamment haute pour qu'ils puissent marcher sans se pencher. Ils marchèrent. D'après certains, le tunnel de la Dame Blanche irait jusqu'au château de Verdilly; pour d'autres, il s'enfoncerait si profond qu'on n'en sortirait que de l'autre côté de la Marne; pour d'autres encore, ce serait un labyrinthe dont personne n'aurait réussi à ce jour à dresser les plans et qui enfermerait des stocks de munitions de la dernière guerre. Les enfants avaient entendu parler de toutes ces histoires. Ils savaient que leur escapade pouvait être dangereuse. Mais savoir n'est pas sentir.

Ils marchèrent en silence pendant quelques minutes. Le temps n'est pas le même à l'abri de la lune et du soleil. Peu à peu, le passage devint plus étroit. Si étroit qu'ils durent avancer à la queue leu. On entendait le flic floc des gouttes d'eau tombant d'invisibles stalactites, le sprouich sprouich des pas sur la terre humide, le boum boum de quatre cœurs battant. Une oreille attentive aurait même perçu le clac clac de quatre fois trente deux dents qui s'entrechoquaient comme les os d'une armée de squelettes. Il y avait tellement de silence dans le souterrain, tellement de silence débordant de petits bruits énormes, que nos quatre aventuriers n'osaient plus parler, affolés à l'idée d'entendre le son de leurs propres voix résonner dans le noir.

— Si vous avez peur, on peut faire demi tour, chuchotèrent les deux garçons.

— Pourquoi on aurait peur? soufflèrent les filles.

A ce moment précis, une grande ombre obscurcit la lumière de la torche dans un battement d'aile.

— Attention, une chauve souris! Planquez vos cheveux, fit le garçon qui tenait la lampe.

— Quoi, tu as peur des souris?

Vexé, l'interpellé protesta que non. Toutefois, quand elles étaient chauves, il ne les aimait pas beaucoup.

Maintenant, ils se tenaient tous les quatre serrés les uns contre les autres, chacun attendant que l'un d'entre eux eût suffisamment peur pour trouver le courage de donner

le signal du retour.

— C'est bête, dit une fille, j'ai promis à ma mère de rentrer avant sept heures.

Les autres convinrent que c'était effectivement dommage de devoir rentrer au moment où on commençait vraiment à s'amuser. Après tout, on trouverait bien une occasion de revenir.

Ils rebroussèrent chemin. Maintenant, ils parlaient et rigolaient aussi tranquillement que s'ils avaient été dans la rue. Ils marchèrent quelques minutes inquantifiables. Le faisceau de la lampe balayait le sol de terre et la voûte de pierre, parfois haute et ronde, parfois plus basse et marquée de fissures blanchâtres. Ils marchèrent longtemps et leurs voix, peu à peu, s'éteignirent dans le noir. Ils marchèrent jusqu'au silence sans qu'aucun n'ose avouer à voix haute ce que tous avaient déjà compris. Ils ne retrouvaient plus l'entrée du souterrain où les attendait la corde. Ils étaient perdus. La lueur de la torche faiblissait à vue d'œil jusqu'à ce que bientôt leurs yeux ne voient plus rien. Partout ce fut le noir. Le noir les yeux grands ouverts, le noir accueillant à tous les rêves et tous les cauchemars, le noir saturé d'images comme l'écran d'un cinéma satanique, plus effrayant que Freddy et que Vendredi 13. Là où il n'y avait plus rien à voir, ils projetèrent toutes leurs terreurs ignorées. Dans quelle direction avaient-ils marché? Où étaient-ils à présent? Sous quel ciel? Sous quelle terre? Ils s'imaginèrent sous le cimetière américain. Des squelettes de poilus se levaient dans l'obscurité, la baïonnette au canon, la pèlerine sur les épaules pour un dernier assaut. Sur l'écran noir du souterrain, prirent forme tous leurs souvenirs. Souvenir d'une sortie de

classe au cimetière militaire, quand en plein jour il est de bon ton de ricaner de la naïveté grandiloquente des monuments aux morts. Maintenant, du linceul de pierre d'un soldat inconnu s'envolaient deux corbeaux de bronze au-dessus de sillons trop abreuvés de sang impur. Chaque ombre dans le noir était une ombre humaine. Un malfrat sous un réverbère guettant son bourgeois pour lui voler son portefeuille, un père effondré au retour du cabaret, une bouteille cassée encore entre ses mains. Des croix et des morts. Encore des croix et encore des morts.

**L**es gouttes d'eau qui flocaient dans le tunnel obscur accompagnaient le images à la manière des pianistes d'autrefois dans les cinémas muets. Il plongèrent plus loin que leurs souvenirs, dans la mémoire de la ville qui suintait de la galerie.. Fliguedou, flaguedou, floc floc, floc... Un air de jazz dans les explosions sourdes de leurs pas dans la boue. Château-Thierry 1945. Les américains sont de retour avec des jeeps, du chewing-gum et du chocolat. Welcome boys! Flic flic, flic, floc, floc, floc... Flonflons, fanfares et harmonies. Le visage en fleur d'un notaire à la proue d'un char des fêtes à Jean. Derrière marche un chinois, une boîte à outils à la main. Le principal du collège chuchote dans le noir d'incompréhensibles mise en garde. Les parent, les amis et toute la bande des vaucrises un soir de fête à l'Oasis, tout le monde est là. Ceux qu'ils connaissent et ceux qu'ils ne connaissent pas. Mademoiselle Guernouillat... Même mademoiselle Guernouillat! Elle est là, elle aussi, comme tous les autres, comme les souvenirs, les impressions qu'on a jamais su dire, Mademoiselle Guernouillat et son éternel sourire dans une robe blanche. Non! Pas elle! Pas la Dame

Blanche! Tous connaissent l'histoire, l'histoire de la Dame Blanche. On la leur a racontée en colonie de vacances, au centre de loisir, un soir que l'orage tonnait par la fenêtre de la salle à manger. La Dame Blanche ne dit rien. Elle vous fixe de son regard de glace et elle vous laisse aller. La première fois. La première fois seulement. A la seconde, elle vous coupe la main, elle vous emporte, elle vous tue, les versions divergent mais sont également dramatiques. Pas la Dame Blanche! Il ne faut jamais croiser sur son chemin la Dame Blanche.

**T**out est noir mais les enfants marchent dans le souterrain, les yeux fermés. S'ils pouvaient, ils marcheraient le cerveau fermé. Mais le cerveau n'a pas de paupières et il n'y a que les adultes pour croire que tout s'arrange quand on pense à autre chose. Comme si on pouvait penser à autre chose qu'à ce qu'on pense!

Les quatre enfants ont marché longtemps. Peut-être toute la nuit, peut-être une heure ou deux seulement. C'est pareil. Chaque minute dans le tunnel de la Dame Blanche compte pour une vie toute entière. Ils ont marché à tâtons, les uns derrière les autres, le regard fixé sur le noir mouvant de la mémoire. Et voilà que bientôt le chemin qui descendait s'est mis à remonter. Voilà que bientôt ils ont senti des escaliers sous leurs pieds. A marcher toujours tout droit dans la même direction, on finit par arriver quelque part, prétendait Descartes qui pour n'être pas de Château-Thierry ne manquait par pour autant de jugeote.

— Il y a une trappe dit celui qui marchait en tête.

— Essaie de l'ouvrir, répliquèrent les autres.

Ils s'y mirent à huit bras pour pousser la dalle de pierre. Et quand ils l'eurent levée, ils surent qu'ils étaient sauvés. Trois ampoules nues inondaient à l'économie l'ancienne permanence du collège Jean Racine que certains nomment encore "la chapelle".

Assis en demi-cercle, une trentaine de personnes surveillaient un homme en costume sombre qui ouvrait des enveloppes, en tirait des petits morceaux de papiers qu'il comptabilisait soigneusement en deux tas distincts. Parmi les assistants, les quatre aventuriers reconnurent le Maire de la ville, le conseiller d'éducation du collège et deux professeurs d'histoire. Les autres ressemblaient à ces gens qu'on voit aux informations de la télé, cravates et beaux costumes de décideurs. Trois moines en robe de bure complétaient l'assemblée.

**O**n débattait ce jour-là d'une importante question: Fallait-il détruire le dernier bâtiment de l'ancien couvent?

Les uns pensaient que le raser serait la solution la plus économique. Ils proposaient d'en conserver une croix en souvenir des capucins. Les autres où se retrouvaient les historiens et les moines exigeaient la restauration de la chapelle au nom de la mémoire. On avait voté en vain. Le maire hésitait entre les deux options.

— D'où venez-vous? interrogea le principal en découvrant le premier les enfants surgis des profondeurs de la terre.

— Du vieux château, répondirent-ils en chœur.

Le premier expliqua qu'ils préparaient une rédaction, le second avoua qu'ils s'étaient perdus, le troisième balbutia une histoire fumeuse de Dame Blanche et la quatrième, inquiète de l'accueil qu'allait lui réserver sa mère, demanda si on avait passé sept heures.

Devant tant d'insolence, le conseiller d'éducation fronça les sourcils et sortit son calepin quand un moine intervint.

— Messieurs, dit-il, je ne sais ce que ces enfants sont allés faire comme bêtise au château, mais il y a tout lieu de croire...

— Bien sûr, pour vous, il y a toujours tout lieu de croire... ricana un prof d'histoire bien connu pour son anticléricalisme.

— Il y a tout lieu de croire, reprit le moine sans répondre à la remarque, que le château est relié à la chapelle par un souterrain fort ancien que ces enfants ont su découvrir. Je veux y voir un signe décisif en faveur de la conservation. On ne rase pas l'histoire, monsieur le Maire.

**L**es enfants laissèrent les adultes à leur importante discussion où l'avenir le disputait à la mémoire et regagnèrent leurs maisons.

— D'où venez vous, comme ça, tout crottés? demandèrent à l'unisson les parents qui ne se connaissaient pas.

— On a joué au château, répondit le premier.

- De la chapelle du collège, s'excusa le second, on n'a pas vu passer l'heure.
- On préparait un devoir avec des copains, avoua le troisième sans rougir.
- On faisait une enquête pour Mademoiselle Guernouillat, affirma le quatrième.

Aucun ne mentait. Comme la soupe était servie et que le film à la télé commençait à 20h40, on ne les interrogea pas d'avantage. En bon Castel-théodoriciens, taiseux et chiches de confidences, les quatre conservèrent pour eux le récit de leur aventure, convaincus que ce qu'ils venaient de vivre était si incroyable que personne ne les aurait cru. Leur nuit fut peuplée de cauchemars. Ils se rêvèrent engloutis dans la terre de Château-Thierry avec les poilus de 14, les bidasses de 40, avec les deux Jean, La Fontaine et Racine, en compagnie de monstres de pierre sculptés si vrais qu'on en tremblait, assaillis d'images et de personnages qu'ils ne connaissaient pas, comme s'ils avaient été plongés dans la tourbe d'une mémoire plus vaste et plus ancienne que leurs simples souvenirs de gosses. Et par-dessus tout planait l'ombre de la Dame Blanche, celle qu'il ne faut jamais croiser deux fois.

**L**a semaine passa, puis le week-end. Quand arriva le lundi matin, les quatre aventuriers étaient bien incapables de démêler ce qu'ils avaient vécu de ce qu'ils avaient rêvé. Tous leurs camarades de classe étaient venus à bout du devoir "proposé" par Mademoiselle Guernouillat. Les uns avaient raconté l'histoire du château, tel qu'on la découvre dans les livres, de Hugues Thierry à Richelieu en passant par François d'Alençon et Blanche d'Artois. Facile! Ils s'étaient contentés de recopier les quelques lignes du dépliant du Syndicat d'Initiative. D'autres s'étaient intéressés à Jean

de La Fontaine et à son enfance dont ne sait presque rien, ce qui simplifiait le problème. D'autres encore à Achille Jacopin, le sculpteur réaliste et commémoratif qui passera à la postérité pour avoir signé de son burin la mort anonyme des autres. Certains élèves avaient trouvé à la bibliothèque quelques lignes de Paul Claudel à propos de la Hottée du diable et des légendes qui s'y attachent. Bref, tous avaient lu des livres et noircis consciencieusement les quatre pages de leurs copies doubles réglementaires. Tous, sauf nos aventuriers qui avaient vécu tout cela en vrai et en avaient été trop bouleversés pour aligner trois mots cohérents au bout de la plume de leurs stylos.

A neuf heures, le professeur entra dans la classe.

— Bonjour. Nous avons bien travaillé?

Tous les élèves tendirent leurs copies, sauf quatre qui piquaient du nez sur leurs tables.

— Et vous autres, demanda le professeur, vous n'avez rien fait? Rien découvert? Rien vu? Enfin, regardez-moi quand je vous parle.

Ils levèrent ensemble les yeux. Devant eux, Mademoiselle Guernouillat souriait de son éternel sourire. Elle portait un petit tailleur blanc, un corsage blanc et une écharpe blanche. Au porte-manteau pendait son manteau blanc au col d'hermine.

— Allez, fit-elle d'une voix qu'ils ne purent s'empêcher de trouver ironique, je passe pour cette fois-ci. Mais attention, la prochaine fois, je serais obligée de vous punir.

— Merci mademoiselle, bredouillèrent les coupables.

— Madame, reprit le professeur. Maintenant, vous pouvez m'appeler madame.

**C**omme on ignorait le nom de celui qui avait su gagner le cœur de mademoiselle Guernouillat et le traîner jusqu'à la mairie, depuis ce jour au collège, tout le monde ne parla plus de la prof de français que sous le nom de la Dame Blanche.

— T'as cours avec la dame Blanche?

Peu à peu les enfants parlèrent et avouèrent leur expédition à leurs camarades. Ils le firent avec tant de détails horribles et de conviction que depuis, dans la classe, le silence se fait à la première injonction de la Dame Blanche. Madame Guernouillat-Vezy ne comprend pas très bien pourquoi, depuis son mariage, ses élèves sont si calmes. Elle est tellement amoureuse qu'elle en attribue tout le mérite à son mari.

**Q**uant à Monsieur le Maire, il bataille à présent jour et nuit pour obtenir les subventions nécessaires à la rénovation de la chapelle de l'ancien couvent des capucins. Il refuse de croire que l'escapade de quatre gamins a suffi à faire pencher la balance et préfère, quand tout va mal, maudire le moine qui l'a entraîné dans un tel projet.

**L**es légendes enfouies dans la terre des villes, sous les châteaux et les croix des cimetières militaires sont plus vivantes que l'on croit, et les histoires que l'on invente parfois plus vraie que les plus sérieux rapports.

Tenez, moi, par exemple, l'autre soir, quittant Château-Thierry, un gendarme

m'invite à me garer sur le bord de la route. Il paraît que je roulais à 61 kilomètres à l'heure dans la rue de Soissons.

— Je ferme les yeux pour cette fois, m'a-t-il dit, mais n'y revenez pas.

Je l'ai bien reconnue, avec sa fausse moustache, son uniforme bleu et son képi de farces et attrapes. C'était la Dame Blanche. La Dame Blanche déguisée en gendarme.

© Dominique Lemaire 1992